



Edith Mathis sings Mozart, Bartók, Brahms, Schumann and Strauss: Selected Lieder

aud 95.647

EAN: 4022143956477



Diapason (Jean-Philippe Groperrin - 2020.01.01)

La rigueur et la grâce



Témoignage inespéré, cette captation d'un concert de 1975 fait entendre une Edith Mathis et un Karl Engel au sommet de leur art, et invite à réévaluer leur legs dans le lied

Aubaine que la publication, d'après les bandes radio, d'un récital du 3 septembre 1975 à Lucerne, dans ces années où Edith Mathis gravait pour DG d'éminents albums de lieder (Mozart, Wolf) et l'intégrale inégalée des Volkslieder de Brahms (1974) avec Peter Schreier et déjà Karl Engel au piano. La voix est alors exceptionnelle, qui possède à la fois la fraîcheur, l'éclat différencié et cette fermeté charnelle dans le médium et le bas du registre – elle avait chanté pour Böhm aussi bien Chérubin que Sophie du Rosenkavalier. Mais la merveille, c'est ce phrasé d'une netteté rare, maître absolu de l'intonation, de la dynamique du son (très sensible en live), mais dont la pureté stylistique, se refusant à monter en épingle l'intention expressive, s'accompagne d'un à-propos parfait de la caractérisation. Mozart et Strauss en sont l'exemple. Abendempfindung ose sans fléchir la simplicité d'un sourire grave. Das Veilchen, coloré, diversifié, pensé, garde intacte l'émotion naïve du personnage de Goethe. Dans un bois solitaire est d'un tact dramaturgique qui ne surjoue pas le rococo, tandis que l'esprit qui anime Der Zauberer, pétillant mais non moins subtil, n'a pas d'équivalent ailleurs.

Variés, les Strauss sont autant de remèdes à la tentation du seul hédonisme. Die Nacht n'est pas exhalaison planante, mais parcours, exactement, avec ses zones, ses ombres. Le comique de Hat gesagt est d'une pointe fantastique quand Schlechtes Wetter, en plein dans les équivoques de Heine, subjugué aussi par sa plasticité (le dernier vers !).

Délectation toujours avec l'assortiment des Myrthen de Schumann. L'union de la candeur et de l'érotisme s'opère dans un Nussbaum supérieurement conduit, révé, mais plus généralement une qualité charnelle de mélancolie magnifie Suleika, les lieder virginaux (les deux Lied der Braut, encore plus beaux qu'en studio avec Christophe Eschenbach) ou la conduite de Was will die einsame Träne. Et quel ascendant dans Jemand ou Im Westen !

De Brahms à Bartok

Régale aussi, de bout en bout, les doigts et l'imagination d'un Karl Engel dépouillé, impérieux, ironique, allusif, dans l'élan comme dans la stase. Son concours est



décisif dans la performance des Scènes villageoises de Bartok, qui valent à elles seules l'acquisition du disque. Comme dans les cinq Volkslieder de Brahms, aussi déchantés (In stiller Nacht !) que vivants, Edith Mathis sait que le ton populaire est aussi fait d'enigme, à bonne distance du lyrisme romantique : la Berceuse de Bartok n'est pas maternelle comme avec Irmgard Seefried mais déploie un mystère insondable dans un chant d'une précision implacable (l'euphorie du chant nuptial, la danse finale). Le bis de Wolf (Auch kleine Dinge) célèbre le délice que recèlent les « petites choses », mais voilà bien un tout grand témoignage de cette artiste modeste et immense, qui souriait à bon escient, et dont on n'a pas fini de mesurer la valeur du legs.



• Le coin du collectionneur

La rigueur et la grâce

Témoignage inespéré, cette captation d'un concert de 1975 fait entendre une Edith Mathis et un Karl Engel au sommet de leur art, et invite à réévaluer leur legs dans le lied.

Aubaine que la publication, d'après les bandes radio, d'un récital du 3 septembre 1975 à Lucerne, dans ces années où Edith Mathis gravait pour DG d'éminents albums de lieder (Mozart, Wolf) et l'intégrale inégale des *Volkslieder* de Brahms (1974) avec Peter Schreier et déjà Karl Engel au piano. La voix est alors exceptionnelle, qui possède à la fois la fraîcheur, l'éclat différencié et cette fermeté charnelle dans le médium et le bas du registre – elle avait chanté pour Böhm aussi bien Chérubin que Sophie du *Rosenkavalier*. Mais la merveille, c'est ce phrasé d'une netteté rare, maître absolu de l'intonation, de la dynamique du son (très sensible en live), mais dont la pureté stylistique, se refusant à monter en épingle l'intention expressive, s'accompagne d'un à-propos parfait de la caractérisation. Mozart et Strauss en sont l'exemple. *Abendempfindung* ose sans fléchir la simplicité d'un sourire grave. *Das Veilchen*, coloré, diversifié, pensé, garde intacte l'émotion naïve du personnage de Goethe. Dans *un bois solitaire* est d'un tact dramaturgique qui ne surjoue pas le rococo, tandis que l'esprit qui anime *Der Zauberer*, pétillant mais non moins subtil, n'a pas d'équivalent ailleurs.

Variés, les Strauss sont autant de remèdes à la tentation du seul hédonisme. *Die Nacht* n'est pas exhalaison planante, mais parcours, exactement, avec ses zones, ses ombres. Le comique de *Hat gesagt* est d'une pointe fantastique quand *Schlechtes Wetter*, en plein dans les

équivoques de Heine, subjugue aussi par sa plasticité (le dernier vers !).

Délectation toujours avec l'assortiment des *Myrthen* de Schumann. L'union de la candeur et de l'érotisme s'opère dans un *Nussbaum* supérieurement conduit, rêvé, mais plus généralement une qualité charnelle de mélancolie magnifie *Suleika*, les lieder virginaux (les deux *Lied der Braut*, encore plus beaux qu'en studio avec Christophe Eschenbach) ou la conduite de *Was will die einsame Träne*. Et quel ascendant dans *Jemand ou Im Westen* !

De Brahms à Bartok

Régala aussi, de bout en bout, les doigts et l'imagination d'un Karl Engel dépouillé, impérieux, ironique, allusif, dans l'élan comme dans la stase. Son concours est décisif dans la performance des *Scènes villageoises* de Bartok, qui valent à elles seules l'acquisition du disque. Comme dans les cinq *Volkslieder* de Brahms, aussi déchantés (*In stiller Nacht* !) que vivants, Edith Mathis sait que le ton populaire est aussi fait d'énigme, à bonne distance du lyrisme romantique : la *Berceuse* de Bartok n'est pas maternelle comme avec Irmgard Seefried mais déploie un mystère insondable dans un chant d'une précision implacable (l'euphorie du chant nuptial, la danse finale). Le bis de Wolf (*Auch kleine Dinge*) célèbre le délice que recèlent les « petites choses », mais voilà bien un tout grand témoignage de cette artiste modeste et immense, qui souriait à bon escient, et dont on n'a pas fini de mesurer la valeur du legs.

Jean-Philippe Gersperrin



EDITH MATHIS SOPRANO

Lieder de Mozart, Bartok, Brahms, Schumann et R. Strauss.

Karl Engel (piano).

Audite. Ø 1975. TT : 1 h 18'.

TECHNIQUE : B

PLAGE 9 DE NOTRE CD

